

LES APTITUDES & LES ACTES¹

I

Je me propose d'étudier les rapports qui existent entre les aptitudes et les actes, d'examiner dans quelle mesure les aptitudes et les actes dépendent, soit de la constitution anatomique, soit du milieu extérieur. C'est une question de psychologie générale, que j'envisagerai plus spécialement au point de vue anthropologique. Elle domine une foule de questions particulières, dans l'étude desquelles il me semble que des erreurs capitales ont été commises, même par des investigateurs du plus haut mérite, et exercent encore une fâcheuse influence.

Réservant pour d'autres occasions les critiques spéciales qui exigeraient trop de temps et des détails techniques trop arides, j'essaierai seulement de mettre en lumière la source commune des erreurs. Il ne sera pas nécessaire, pour cela, de recourir à d'autres faits que ceux qui s'offrent journellement aux yeux de tous, qui nous guident dans la pratique de la vie, parfois en dépit de nos doctrines philosophiques et scientifiques, mais que les hommes de science sont peut-être particulièrement exposés à négliger en vertu d'une sorte d'accaparement de leur attention par les faits inaccessibles à l'observation vulgaire.

L'histoire des opinions relatives aux causes des aptitudes et des actes humains peut être résumée en quelques mots. Il y a eu primitivement des croyances fétichistes comme celles qui ont conduit des hommes à manger le cœur ou les yeux de leur ennemis pour s'approprier certaines qualités. Puis sont venus les conceptions théologo-métaphysiques, tantôt purement spiritualistes et tantôt mélangées de matérialisme : idées innées, grâce, providence, libre arbitre, harmonie préétablie, automatisme. Une troisième phase de la question est représentée par les doctrines positives. Sans oublier les naturalistes et les psychologues du siècle dernier, sans oublier les transitions, les mélanges, les survivances, on peut dire que ces doctrines ont commencé à

prendre scientifiquement corps au début de notre siècle.

Gall et Spurzheim soutinrent avec une ardeur et un talent remarquables que les dispositions et les facultés de l'âme et de l'esprit sont innées, qu'elles résultent, avec toutes leurs variations, du fonctionnement d'organes cérébraux et des variations de ces organes. Ils s'appliquèrent même, avec moins de succès, à déterminer le nombre et le siège des différentes fonctions cérébrales élémentaires. Cette analyse, très rudimentaire et très inexacte au point de vue psychologique, aboutit, avec le concours d'une analyse anatomique en grande partie conjecturale et quelque peu fantaisiste, à la formation du fameux système phrénologique, dont le juste écroulement a peut-être trop fait oublier le réel mérite de ses fondateurs.

Leur doctrine initiale, toutefois, n'était pas exempte elle-même d'imperfections. Elle accordait à l'innéité une importance exagérée. Bien que Gall et Spurzheim se soient défendus de regarder comme innés les actes déterminés des facultés, les sensations, les idées ou les notions déterminées concernant les objets du monde extérieur, ils n'en ont pas moins méconnu, en grande partie, l'influence de ce monde extérieur dans le déterminisme des actes, des idées, et surtout dans la modification des facultés et des penchants. Ils ont un peu trop considéré l'organisme humain comme une sorte de boîte à musique dont le milieu extérieur se bornait à mouvoir les ressorts. On en trouve une preuve dans la façon curieuse dont ils accueillirent une conception non moins juste et beaucoup plus large que la leur : la doctrine transformiste de Lamarck. Ils traitèrent cette doctrine d'« opinion bizarre », lui firent maintes objections plus ou moins sérieuses et lui opposèrent notamment l'autorité de Moïse, d'après lequel Dieu créa tous les animaux, chacun selon son espèce. « N'est-il pas plus conforme à la sagesse du Créateur, disaient-ils, que, dès le premier instant de la création, chaque être ait reçu ses propriétés particulières ? »

On conçoit qu'après avoir fait beaucoup d'efforts pour démontrer que l'organe fait la fonction, les inventeurs de la phrénologie aient considéré comme hostile à la leur une doctrine d'après laquelle la fonction fait l'organe. Il y a là, par le fait, une apparence d'antithèse en vertu de laquelle ces deux vérités ont été bien des fois présentées comme opposées l'une à l'autre, mais bien à tort, car si l'on avait besoin d'expliquer les fonctions par le jeu des organes et non par le jeu suffisant d'une entité métaphysique, il n'était pas moins nécessaire de recourir à des causes naturelles pour expliquer l'existence des organes. L'intervention d'un créateur dans la production des différentes formes organiques avait exactement la même valeur explicative que l'intervention de l'âme dans la production des facultés et dispositions de l'esprit.

La doctrine de Lamarck était donc, en

réalité, le complément indispensable de celle de Gall qu'elle n'eût, du reste, gênée en rien, si cette dernière eût tenu suffisamment compte de l'influence du milieu extérieur sur les organismes, et si elle eût accordé à ceux-ci l'élasticité nécessaire pour se plier aux exigences du milieu. Cela n'eût pas empêché d'admettre que les aptitudes physiologiques sont en rapport avec la constitution anatomique et qu'elles peuvent même, jusqu'à un certain point, être révélées par la morphologie. Mais en fait, la théorie de Lamarck succomba momentanément parce que, d'une part, Darwin n'était pas encore venu expliquer le mécanisme de la transformation des espèces sous l'influence du milieu et parce que, d'autre part, Gall avait l'avantage de présenter au public un système complet, séduisant par ses défauts eux-mêmes, avec un attirail imposant de crânes, de dessins et de moulages, une collection d'anecdotes inépuisable, des succès de diagnostic dans les prisons, devant les tribunaux, dans les familles. Tout cela lui avait attiré de nombreux disciples, jusque parmi les dispensateurs officiels de l'enseignement classique. La critique finit néanmoins par avoir raison des phrénologistes qui, d'ailleurs, glissèrent de plus en plus sur la pente en bas de laquelle ils se confondirent avec les diseurs de bonne aventure.

II

En insistant ainsi sur le différent qui s'est élevé, il y a près d'un siècle, entre Gall et Lamarck, je n'ai pas fait un simple préambule ; j'ai abordé directement mon sujet.

Aujourd'hui, la théorie transformiste triomphe, et la doctrine de Gall est admise à plus forte raison. Mais celle-ci n'est pas expurgée de la part d'erreur qu'elle contenait primitivement. Ou du moins cette part d'erreur, théoriquement détruite par le fait de l'admission de la doctrine transformiste, subsiste encore à l'instar d'une tige souterraine encore très vivace et qui ne cesse d'émettre de nombreux rejetons.

Le milieu est généralement considéré comme le véritable créateur des espèces, y comprise l'espèce humaine, car c'est à lui qu'il faut s'adapter pour vivre ; c'est lui qui fait la sélection naturelle et la sélection sexuelle, et la ségrégation ; de lui dépendent les modifications individuelles et leur valeur dans la lutte pour l'existence comme pour le bien-être. Mais, à ces divers titres, c'est une sorte de dieu relégué dans l'Olympe, régissant les espèces par une action lente, à peu près insensible et dont les effets sont à longue échéance. Si la fonction fait l'organe, il lui faut du temps pour cela ; mais chez l'individu une fois constitué, c'est bien l'organe qui accomplit la fonction, qui résiste même au milieu et va jusqu'à modifier celui-ci jusqu'à un certain point. Partant de ce fait évident et de cet autre non moins indubitable que les actes correspondent nécessairement à des aptitudes et celles-ci à la conformation anatomique, on finit par oublier à peu près complètement l'influence du milieu

¹ Les Aptitudes et les Actes, brochure par L. Manouvrier. — Administration des Deux Revues, 111, boulevard Saint-Germain, à Paris.

extérieur sur les individus ; ou bien l'on se croit quitte envers elle moyennant quelque phrase banale ressemblant à une formule de politesse. Il semble que pour beaucoup d'auteurs le mot acte et le mot aptitude soient devenus synonymes et que le milieu ne compte plus si ce n'est à titre de cause occasionnelle, ou comme fournissant à l'organisme la simple possibilité de vivre et d'accomplir une destinée anatomiquement écrite, des actes et séries d'actes organiquement prédéterminés.

Extrêmement nombreux et non moins manifestes sont les écarts de ce genre. Ils se produisent le plus souvent dans la recherche ou l'interprétation des caractères, soit anatomiques, soit psychologiques, de groupes humains, races ou peuples, de catégories diverses d'individus, hommes et femmes, criminels, etc., ou encore d'individus isolés dont les actes ou la situation sociale ont attiré l'attention publique. Dans tout ce cas, l'on voit chaque jour l'influence du milieu plus ou moins complètement méconnue même lorsqu'elle est le plus évidente.

N'est-ce pas, d'ailleurs, pour la même raison que persiste, chez la plupart des hommes, le sentiment du libre arbitre ? Il n'est pas toujours facile, en effet, de découvrir les sources extérieures des motifs qui gouvernent la volonté. L'acte apparaît toujours, en définitive, comme une manifestation organique qui est elle-même sous la dépendance de phénomènes intérieurs, soit au point de vue du mécanisme, soit au point de vue des faits de conscience, de sorte que nulle part on n'est plus tenté de localiser la cause à l'endroit précis où se produit l'effet. Aussi l'influence de l'organisme sur nos actes est facilement reconnue tandis que les influences de milieu doivent être souvent recherchées au moyen d'une analyse délicate et risquent souvent de rester inaperçues, surtout quand elles ont agi pendant notre enfance ou quand, plus tard, elles ont agi encore à notre insu.

(à suivre)

L. MANOUVRIER

L'ORDRE RÈGNE

En l'an 1890 la population de la France n'est pas restée stationnaire. Elle a diminué. Excédent des décès sur les naissances : 40,000. — Autre symptôme : le nombre des mariages s'abaisse, celui des divorces grandit.

La race se meurt. Sa force vitale est atrophiée. L'instinct de la conservation ne la guide plus.

C'est le gouvernement qui la guide. Il pense, veut, agit pour elle, il se charge de tout, il sait tout, il peut tout, sauf faire des enfants.

Avec toutes ses lois et tout son pouvoir il est impuissant.

Comment va-t-il faire pour rendre la joie de vivre à ce peuple qui se laisse mourir ?

— Que le gouvernement se console : il y a une population qui augmente sans cesse, c'est celle des prisons.

L'ordre règne.

(La Revue Blanche).

LE VENTRE & L'INTELLIGENCE¹

« Mens sana in corpore sano ».

Ces jours-ci, il me fut donné d'ouvrir un livre dont le titre seul m'avait requis : *Les Ventres*.

Les Ventres ? Tiens ! La Littérature se préoccupe-t-elle de la question d'alimentation, de la question vitale de tous les êtres, celle qui suspend au devant de chacun la balance énigmatique dont les deux plateaux sont la Satisfaction et la Faim, la Vie et la Mort ?

¹ *Les Ventres*, mœurs d'artistes, par Paul Pourot, 1 vol. — Tresse et Stock, éditeurs, à Paris.

existence redevenue enviable. Mais, marié, il reste esclave de ce qu'il croit le devoir, il s'attelle pour jamais au travail abhorré qui donne le pain à sa femme et à son enfant. Puis, comme ses pareils, pour oublier, il court l'estaminet, boit l'absinthe, se soûle, petit à petit, se dégrade. Et le hère meurt phthisique, loin de ses rêves d'Art, ayant fait toute sa vie le travail qui n'était pas le sien.

Ce drame, — certes, très sincèrement écrit, — m'a fait songer à ceux, nombreux, que je vois, que tous nous voyons chaque jour. Lequel de nous mène la vie qu'il lui plaît, lequel travaille de son travail, aime suivant son cœur, même mange d'après sa faim ? Tous, tous, le Ventre nous mène, et notre cerveau en rébellion et nos pensées qui crient tumulte, nous sont le croisement des corbeaux sinistres de Poë : « *Jamais ! Toujours !* » Toujours, le travail, l'asservissement, l'abêtissement, — jamais l'effort volontaire, la liberté, l'expansion entière des désirs et des facultés. Et l'on s'indigne que nous voulions nous affranchir de la tutelle des entrailles, on voue dérision à nos efforts, on clame haine aux nôtres.

Eh bien, sachez-le, gens de lettres, littérateurs, poètes, artistes de toute valeur, hommes de pensée et de science qui croyez, parce que nous nourrissons vos Ventres, à votre génie, à votre immuabilité, à l'originalité, à la propriété de vos pan-conceptions, sachez-le, vous tous qui prétendez, de par vos panses repues et vos cerveaux libres, régenter le monde : à la fin, l'Intelligence domine la Faim, l'Esprit voit, comprend et dit, — voici pourquoi mon corps n'est pas à lui-même, pourquoi je ne puis le faire mouvoir suivant ses besoins. L'Intelligence sait, maintenant, qu'elle ne peut rien sans le Ventre, et que manger à sa faim est aussi naturel que penser à sa guise. Et le Ventre qui gronde, et l'Esprit insatisfait unissent leur clam protestataire contre les Puissants, les Repus, les détenteurs de l'indispensable aux entrailles et aux cerveaux. Manger, penser. Telle est la Vie. Vous la voulez, mais pour vous-mêmes. Nous la voulons pour tous.

Ainsi pense, sans doute, l'auteur de ce livre : *Les Ventres*. Il n'est pas le seul, même parmi la moderne littérature. D'autres, se souvenant de l'adage antique : *Mens sana in corpore sano*. Peut-être ont-ils appris à leurs dépens ce que vaut l'intelligence dans un corps exsangue. Et combien d'entre eux ont eu à choisir entre le Ventre, la faim apaisée, la brute laissée vivante, et l'épuisement et la mort dans le rêve de l'œuvre élue.

On crie : « Fainéants ! » aux travailleurs, quand ils prétendent choisir, fixer leur labeur ; « fainéants et débauchés ! » s'ils veulent, l'appétit satisfait, jouir de la vie ; et « fous criminels ! » alors qu'ils s'insurgent contre le Mal. — Les tâcherons obscurs ne seront plus seuls à parler haut de révolte. *Les Ventres* d'où le désespoir et la tristesse de la vie débordent, semble marquer une évolution dans la pensée de la jeune génération littéraire.

Il faudra bien qu'on la reconnaisse : le Travail n'est pas libre, la volonté s'efface broyée,

Recherches philosophiques sur le Droit de Propriété & le Vol

La mesure de ses besoins doit être celle de notre fortune ; et si quarante écus sont suffisants pour converser notre existence, posséder deux cent mille écus est un vol, une injustice. On a crié contre l'Homme aux Quarante écus (de Voltaire) ; l'auteur y prêchait de grandes vérités. Il y prêchait l'égalité des fortunes ; il y prêchait contre la propriété exclusive, qui est un véritable délit dans la nature.

Quelle est cette propriété sociale qui a dû attirer une vénération qu'elle ne mérite pas ; qui a bâti des palais ; qui ferme de murs les parcs et les jardins ; qui a créé les serrures, les portes et mille autres inventions qui cantonnent l'homme, et protègent les jouissances exclusives, fléau du droit naturel ?

Homme superbe qui, du sein de l'opulence où tu nages, insultes avec dédain aux misérables, cesse de décorer tes usurpations du nom de propriété ; cesse de les consacrer par des lois injustes, et d'effrayer par des lois sévères les innocents qui réclament contre elles. Oui, ces fossés, ces murs dont tu environnes tes parcs, ces barrières qui défendent l'accès de tes héritages, tout prouve la tyrannie et non ta propriété.

Jacques, se dit possesseur d'un jardin ; y a-t-il plus de droit que Pierre ? Non, certainement. Les parents de Jacques lui ont à la vérité transmis cet héritage ; mais en vertu de quel titre le posséderaient-ils eux-mêmes ?

Remontez si haut que vous voudrez, vous trouverez toujours que le premier qui s'est dit le propriétaire, n'avait aucun titre.

Ces observations démontrent palpablement, combien les principes reçus sur la propriété civile, sont anti-naturels. Car le moyen de concevoir l'existence d'un individu à deux cents lieux de ses terres, qui s'annonce le propriétaire de trois cents arpents dont il ne connaît pas même la situation !

Homme superbe, à ta porte, des malheureux meurent de faim, et tu te crois propriétaire ! tu te trompes ; les vins qui sont dans tes caves, les provisions qui sont dans ta maison, tes meubles, ton or, tout est à eux, ils sont maîtres de tout. Voilà la loi de la nature.

On a rompu l'équilibre que la nature a mis entre tous les êtres. L'égalité bannie, on a vu paraître ces distinctions odieuses de riches et de pauvres. La société a été partagée en deux